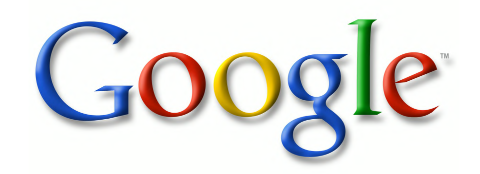






Fables
ET
Récits pacifiques

PAR CHARLES RICHET

PRÉFACE DE SULLY PRUDHOMME
de l'Académie Française



V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot, Paris



FABLES ET RÉCITS

PACIFIQUES

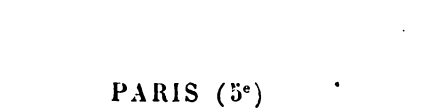
BIBLIOTHÈQUE PACIFISTE INTERNATIONALE

'ABLES & RÉCITS
PACIFIQUES

PAR

CHARLES RICHET

Préface de SULLY-PRUDHOMME
de l'Académie française



PARIS (5e)
V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 12

1904

FABLES ET RÉCITS

PRÉFACE

Mon cher Ami,

Quand j'ai reçu les épreuves du recueil de fables dont vous m'offriez gracieusement la primeur, j'ai hésité à en ouvrir l'enveloppe; je vous l'avoue sans embarras, car c'était un bon mouvement. Les rimeurs de profession ressentent, d'ordinaire, un plaisir peu généreux à surprendre en flagrant délit d'aspiration poétique les hommes de science que leurs travaux enchaînent au commerce de la réalité. Il semble que la Muse sourie avec perfidie à ces recrues insolites, comme une grande coquette s'amuse des soupirants austères égarés parmi les familiers de sa cour. Cet instinctif hommage des profanes à la déesse éveille chez ses prêtres une fierté maligne. Mais j'éprouvais un sentiment meilleur, une inquiétude compatissante : je craignais pour vous et pour la physiologie, dont la Faculté de Médecine vous a confié l'enseignement. Je savais trop par expérience les ravages que peut

causer dans une honnête existence l'amour intempestif de la poésie. N'est-ce point cette fureur qui m'a fait, dès mes premiers pas dans le monde, déserter successivement plusieurs carrières sérieuses et, en dernier lieu, celle du notariat? Songeant combien votre fidélité aux sciences qui combattent la mort est plus utile encore à l'espèce humaine que la persévérance d'un cinquième clerc à libeller des certificats de vie, j'ai frémi de votre imprudence.

Dieu merci! mes alarmes n'étaient pas fondées. J'aperçus du premier coup d'œil la dédicace de vos vers, et je fus aussitôt rassuré. Vous n'improvisiez donc pas une vocation nouvelle en vous; vous ne faisiez que rendre à votre jeune fils, en vivants conseils, sous une forme sensible à son cœur, ce que vous aviez reçu de lui-même, car votre inspiration procédait de l'amour paternel. Si vos fables trahissaient l'inexpérience, c'était à l'enfant que vos lecteurs devaient s'en prendre, et dès lors je ne craignais plus rien de leur sévérité pour votre ouvrage. Ah! quel crédit sans bornes je fis tout de suite à votre noviciat de versificateur! mais j'en fus pour mes frais d'indulgence, comme j'en avais été pour mes frais de sollicitude. Je constatai, en effet, non sans quelque surprise, que votre vers, dans son allure familière, n'accuse aucune gêne sous le harnais de la règle; que la rime en est heureuse et docile aux exigences de la consonne d'appui. Je dus reconnaître que l'oreille du savant n'est pas nécessairement différente de celle du poète, qu'elle en peut recéler tous les instincts. On ne s'étonne pas que le savant soit musicien : pourquoi s'étonnerait-on

qu'il eût le sens de la métrique, dont l'oreille est l'organe? Mais, à vrai dire, l'organe de notre art n'est pas l'oreille seule; la poésie, bien que son langage implique la mesure, ne relève pas uniquement de l'acoustique. Elle est proprement le verbe du cœur. A ce titre, elle emprunte à la pensée tout juste ce qu'il en faut pour en faire du rêve; la science demande à la pensée bien davantage, du moins tout autre chose. De là vient, sans doute, que le savant composera plus volontiers des fables que des élégies.

La fable est un genre assez élastique pour satisfaire à tous les besoins de l'âme : la philosophie pratique y peut formuler ses aphorismes les plus dénués de poésie :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

L'émotion dramatique y trouve des accents :

Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Les sentiments tendres y peuvent également trouver leur expression la plus délicate. Il faut convenir que La Fontaine n'a pas abusé de cette ressource pour les traduire. Même dans la délicieuse fable des *Deux pigeons*, le bon souper et le bon gîte ne s'effacent pas devant *le reste*. Certes, il comprenait l'affection; il fut un ami dévoué sans défaillance : les nymphes de Vaux en témoignent. Il ne fut pas moins ami confiant, et sa

nature, peu propre au combat pour l'existence, le portait à l'être sans intermittence. « J'y allais. » Cette réponse à M. d'Hervart, qui lui offrait l'hospitalité de sa maison après la mort de M[me] de la Sablière, est bien touchante. Néanmoins, dans cet échange de procédés amicaux, celui de La Fontaine n'est peut-être pas le plus digne d'encouragement. On lui pardonne de ne pas avoir été le modèle des époux et des pères : il était si bon homme ! La bonhomie diffère notablement de la tendresse : c'est une aimable ouverture de cœur qui laisse entrer et sortir tout le monde un peu pêle-mêle, bêtes et gens ; elle était chez lui un distrait abandon de soi-même et des siens. La domesticité l'indigne, et l'effraye surtout, à cause de la discipline, qui empêche la flânerie errante. « *Notre ennemi, c'est notre maître.* » Dans la fable du *Loup et du Chien*, cette déclaration ne présage que vaguement celle des Droits de l'homme ; l'indépendance y est revendiquée plutôt que la liberté civique ; La Fontaine, de nos jours, oublierait probablement de voter. Il s'est servi de la fable pour enseigner surtout aux hommes en société l'art de n'y être dupe ni d'autrui ni de soi-même, l'art d'y vivre autant que possible en repos, l'intérêt bien entendu. On ne sent pas trace de charité chrétienne dans ses maximes, qui sont plutôt des recettes que des préceptes. C'est la morale vulgaire des Anciens, non pas celle d'Épicure, mais encore moins celle de Zénon ou d'Épictète. Ce n'est point la vôtre. Tout en désirant armer votre enfant pour la vie sociale et le prémunir contre les pièges dont elle est semée, vous vous montrez extrêmement soucieux de ne pas rétrécir son âme, de ne pas sacrifier

en lui la noblesse des penchants à la prudence de la conduite. On devine dans vos principes votre éducation scientifique ; la recherche de la vérité pour elle-même, qui est la condition du progrès dans la science, est aussi une admirable école de désintéressement et de virile constance.

Mais n'allez pas penser que je tente d'amoindrir La Fontaine pour diminuer la distance qui sépare vos fables des siennes ; je veux seulement distinguer votre point de vue du sien. Je n'oserais même pas vous proposer sa langue pour modèle : on sait qu'elle est inimitable. D'autre part, son génie tout gaulois lui devient, en vieillissant, plus exclusivement personnel, à mesure que s'altèrent chez nous les qualités distinctives de notre race. Toutes les civilisations, en effet, tendent aujourd'hui à se pénétrer mutuellement ; la cause en est dans la facilité croissante des communications et aussi dans l'influence prédominante de la science, qui n'a pas de patrie, sur l'esprit national. Chaque langue reflète visiblement cette influence ; chacune se décolore, se dessèche et perd ainsi de sa vertu poétique en exprimant des choses plus générales, les lois au lieu des faits particuliers. Un mot d'origine latine, par exemple, a été d'autant plus français qu'il désigne un objet plus usuel, plus concret ; dès que son sens est généralisé pour les besoins de la science, il retourne à sa forme latine et par là se dépoétise. Le vocabulaire de la médecine en fournirait de nombreux exemples. Rien n'est plus éloigné du langage de La Fontaine. Le savant, en outre, est inconsciemment porté à substituer la définition à l'image, qui est par

excellence la forme poétique. Mais, mieux que tout autre genre de poème, la fable peut s'accommoder de ce tour d'esprit ; le langage figuré n'y est pas obligatoire, car elle est essentiellement un simple récit présentant aux hommes une leçon de conduite empruntée aux mœurs des bêtes. Ce qu'il y faut, c'est, par une invention ingénieuse, et grâce au rythme approprié du discours, donner la vie et l'attrait à un enseignement.

Aussi, pour y réussir, n'avez-vous eu qu'à changer de chaire sans rien changer à vos habitudes.

Bien cordialement à vous,

SULLY PRUDHOMME.

I

A MON FILS

Mon fils, si par hasard quelque vieillard très vieux
Était un soir, par toi, rencontré sur ta route,
Penchant sa tête lasse, et portant en ses yeux
Les voiles précurseurs de l'ombre qu'il redoute,
Ne sois pas trop cruel pour sa faiblesse, enfant.
Il n'est pas généreux d'être aussi triomphant,
Et de passer, superbe et hautain, sans rien dire,
Sans faire au pauvre aïeul l'aumône d'un sourire.
Oui ! Ton aurore est belle et ton printemps en fleurs !
Tout est nouveau, vivant, plein de joie et de charmes :
Un papillon suffit à dissiper tes pleurs,
Et tu ne connais pas l'amertume des larmes...
Mais lui, vois donc ces mains tremblantes, et ce front
Ridé par le souci de la misère humaine !
Il connaît la douleur, et le doute, et l'affront ;
Et le remords peut-être, à l'angoissante peine ;
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans espoir ;
Et les écœurements des lâches servitudes ;
Et les êtres chéris qu'on ne peut plus revoir ;
Et les regrets, toujours plus poignants et plus rudes.
Mon fils ! sois bon pour lui ! La pitié, c'est beaucoup.
Beauté, vaillance, amour, jeunesse, ardente flamme,
Tous ces rayons divins du ciel ne sont pas tout ;
Il faut y joindre encore un peu de grandeur d'âme...

Et puis, être clément, c'est être sage aussi.
Ce vieillard qui chancelle et tremble, c'est ton frère,
Et le spectacle affreux qui t'épouvante ici,
C'est le sort qui t'attend. Rien ne peut t'y soustraire...
Ce vieillard !... comme lui, tu courberas le front,
Et quand, aux soirs d'été, menant joyeuse fête,
Les jeunes fous, rieurs, près de toi passeront,
Alors tu hocheras, morne, ta vieille tête.
A des déclins pareils tout être est condamné,
Marchant d'un pas fatal vers la froide vieillesse.
Le temps, qui ronge tout, le ronge pièce à pièce,
Déjà presque un cadavre au moment qu'il est né !
La jeunesse et l'amour, c'est un rêve qui passe !
C'est un point dans le temps, comme un point dans [l'espace.

Va ! Crois-moi ! C'est tenter la colère des cieux
Que d'être, ô mon cher fils, sans pitié pour les vieux.

II

LE LAPIN ET LE SAVANT

Jeannot lapin, l'infortuné,
Au logis d'un savant fut un jour amené.
Ces savants ont une âme dure :
Ils se plaisent dans la torture
De maint animal innocent,
Espérant arracher à la mère Nature
Quelque secret au prix du sang.

Donc notre savant détestable
Mit Jeannot lapin sur sa table ;
Mais Jeannot lapin résistait.
Secouant sa tête meurtrie,
En des soubresauts de furie,
Comme un démon il s'agitait.

« Indocile animal, stupide créature,
Dit le professeur irrité,
Pour une méchante piqûre,
C'est bien du bruit, en vérité !
Tu fais preuve à mes yeux d'une ignorance extrême ;
Car, si je m'occupais de toi,
C'était pour éclaircir un merveilleux problème ;
C'était pour résoudre une loi
Qui, si tu comprenais, t'éblouirait toi-même.....
Je sais que ce raisonnement
Dépasse de beaucoup ton humble sapience ;
Mais laisse-moi tranquillement
Poursuivre mon expérience.
Je vais, près de ton cœur, enfoncer mes ciseaux.
La tentative est délicate :
J'enlève ces deux petits os...
Et c'est fini, foi d'Hippocrate.
Quand le succès n'est pas douteux,
Souffrir un peu, c'est peu de chose ;
Songe que tu soutiens une sublime cause,
Et que notre gloire à tous deux
Sur ton seul courage repose.
N'es-tu pas mieux pourvu que tes aïeux obscurs ?
Pour quelques moments un peu durs,
Pauvres inconnus que nous sommes,
On nous célébrera dans les âges futurs
Commes les bienfaiteurs des lapins et des hommes. »

A ce discours rempli d'appas,
Le Lapin ne répondit pas.
Il se démena de plus belle,
Si bien que, le trouvant à ses projets rebelle,
L'opérateur dut le laisser partir.

Hélas ! Jeannot lapin eut à s'en repentir ;
Car il vécut longtemps, mais il vécut sans gloire.
Un chou fut toute son histoire.

Petit peuple, menu fretin,
C'est pour vous que j'ai fait ce conte ;
Suivez l'exemple du Lapin,
Vous y trouverez votre compte.
N'écoutez pas les potentats,
Puissants conducteurs des États,
Qui vous rebattent les oreilles
De la gloire et de ses merveilles,
Faisant luire à vos yeux, pour la postérité,
L'espoir d'un vain éclat chèrement mérité.
Gens de peu, gens de rien, ne soyez pas si bêtes !
Laissez les empereurs faire seuls leurs conquêtes,
Et sachez, restant sourds aux clairons des tyrans,
Que le sang des petits fait la gloire des grands.

III

LES DEUX NIDS

Au sein d'une forêt riante
Certain ménage de pinsons

Menait sa vie insouciante
Dans les fêtes et les chansons.
Ce n'était que concerts, ce n'étaient qu'algarades,
Arpèges, trilles, sérénades,
Chants d'allégresse et bruyantes aubades.
Le printemps leur faisait ces amoureux loisirs...
Mais tout finit, hélas ! et surtout les plaisirs...
Donc il faut se mettre à l'ouvrage ;
Et nos amis, pleins de courage,
Se font ouvriers et maçons,
Fouillant partout dans la charmille ;
A la manière des Pinsons,
Unissant brindille à brindille.
Enfin le nid est achevé ;
Si parfait, si charmant, qu'à sa progéniture
Progné même n'eût pas rêvé
Aussi savante architecture.

Non loin de nos deux travailleurs
Un couple de Moineaux, sceptiques et railleurs,
Osait blâmer l'élégant édifice.
« A quoi bon semblable souci ?
Un nid tout rond ! Belle malice !
Nous aurions fait le nôtre ainsi,
Si nous avions voulu mettre autant d'artifice.
Il nous a suffi d'un instant
Et de deux ou trois brins de paille,
Pour abriter notre marmaille
Dans un logis très résistant. »
Aussi, plongés dans la paresse,
Des plus saints devoirs oublieux,
Nos fripons faisaient-ils abondante liesse.
Mais ils avaient compté sans le courroux des cieux,
Un orage survint, dont la juste colère,

Frappant les cimes des ormeaux,
Joncha la terre de rameaux.
Blottis dans le nid tutélaire,
Les Pinsons ont gardé leurs Pinsonnets tremblants,
Tandis que des Moineaux l'innocente couvée
En son fragile abri ne put être sauvée,
Et le sol fut jonché de leurs débris sanglants.

Travailleurs, prenez confiance,
Luttez et raidissez vos bras,
Ne comptez que sur vous pour sortir d'embarras.
Le malheur suit l'imprévoyance.

Mais une autre moralité
Se dégage de cette histoire ;
C'est que, même après la victoire,
On se perd par la vanité.

L'orage est apaisé. Les Pinsons triomphants
Font retentir les bois de leur joie éclatante.
Rien ne peut arrêter leur fanfare insultante :
« Nous avons sauvé nos enfants,
Voyez l'infortune des autres !
Livrés à leurs bas appétits,
Ils n'ont rien fait pour leurs petits ;
Nous, nous avons sauvé les nôtres !
Bonne leçon pour les Friquets !
Vivent le travail et l'adresse !
Les dieux punissent la paresse
Et confondent les freluquets. »

Malheureux ! courbez donc la tête !
Les roulements de la tempête

Retentissent encor là-bas.
Même elle reprend sa furie :
Tout s'ébranle de son fracas,
Et contre un horrible trépas
Votre maisonnette meurtrie,
Pinsons! ne vous gardera pas !
Sous les coups d'un ciel implacable,
Les deux nids ont le même deuil,
Et la foudre divine accable
Et l'imprévoyance et l'orgueil.

IV

LE GOÉLAND ET LA FAUVETTE.

Aux bords d'un rivage lointain
Le Goéland et la Fauvette
S'entretenaient de leur destin.
L'oiseau des vastes mers disait à la pauvrette :
« Ma chère, il faut quitter ces lieux tristes et froids.
Quand on peut s'appuyer sur deux ailes vaillantes,
La mer est sans courroux ; l'orage, sans effrois.
Partons gaîment sur les vagues brillantes.
Nous défierons les éléments ;
Les flots ont des secrets charmants ;
Des poissons, mets exquis, sont cachés dans leurs crêtes.
Nous plongerons en leurs sombres retraites ;
Puis, remontant dans le ciel bleu,
Nous goûterons l'azur et le soleil de Dieu.
L'aventure, pour vous, sera vraiment nouvelle,

Demain soir, en quelques coups d'aile,
Vous chanterez sous d'autres cieux,
Cieux embaumés, cieux merveilleux,
Où les chants sont plus purs, et l'amour plus fidèle. »

Ainsi parla le Goéland :
La Fauvette à tête légère
Trouva le projet excellent ;
Mais l'imprudente passagère
Ne vit pas la rive étrangère.
Les flots, les vastes flots, épuisent son essor.
Son ami lui disait : « Prenez-moi pour modèle ;
Voyez comme en jouant je donne ce coup d'aile.
Courage, ma petite ! Allons ! Courage ! Encor !
A l'aube nous verrons une île. »

Tout ce conseil fut inutile :
Elle volait plus bas, plus bas...
Une vague fit son trépas.

Goélands, mes amis, soyez ce que vous êtes ;
Gardez votre vaillance et votre puissant vol.
Et vous, les petites Fauvettes,
Prudemment, restez près du sol.

V

L'ABEILLE ET LE LÉZARD

Chauffant sa paresse au soleil,
Un petit Lézard sans malice

Dormait sur un vieux mur son paisible sommeil.
Mais le sort méditait pour lui quelque supplice ;
Car un enfant passait — cet âge aime le mal —
Qui, voyant endormi l imprudent animal,
Le saisit prestement, et, fier de sa conquête :
« Ah ! je te tiens, méchante bête,
Ne cherche pas d'asile aux fentes de ton mur ;
Tu seras sous cloche, en lieu sûr...
Pourtant tu n'auras pas une existence rude,
Car, dans ton étroit cabanon,
Pour adoucir ta servitude,
Je te réserve un compagnon. »
Ce fut une Abeille étourdie
Qui, par la rosée alourdie,
Vint tomber juste sous la main
De notre bienheureux gamin.
Voilà donc enfermés le Lézard et l'Abeille :
L'enfant ravi les regarde un instant.
La nouveauté, c'est la merveille,
Mais elle paraît déjà vieille
Quand un plaisir nouveau près de là nous attend.
A peine est-il parti, qu'une fureur guerrière
Pousse nos deux captifs à des combats affreux.
L'un et l'autre touchaient à leur heure dernière,
Et la fatalité planait déjà sur eux.
Devons-nous raconter ces crimes ?
L'Abeille, entre les dents cruelles du Lézard,
Distille en expirant le venin de son dard ;
Et le soleil couchant éclaira deux victimes.

La sotte engeance, direz-vous.
Qui, dans le dur cachot dont l'ombre les enserre,
Au lieu de s'entr'aider, se perdent par la guerre !
Mais les humains sont-ils pas aussi fous ?

N'est-ce pas un cachot que cette infime terre
Où nous enferme un dieu jaloux ?
Si nos espoirs sont grands, nos forces sont petites.
L'espace et l'avenir ne nous sont pas permis,
Et nul ne peut franchir les étroites limites
De ce grain de poussière où le sort nous a mis.
Et pourtant, ô mortels stupides !
Nains, qui prenez dans les cieux éclatants
Si peu de place avec si peu de temps,
A quoi s'use le cours de vos heures rapides ?
Misère, maladie et mort
S'acharnent sur vous sans relâche,
Et vous ne rêvez d'autre tâche
Que d'enrichir les cruautés du sort.
Comptez le sang, comptez les larmes
Qu'ont fait répandre vainement,
Pour des colères d'un moment,
Vos haines, vos luttes, vos armes...
Eh bien, soit, poursuivez ! qu'importe au firmament ?
Vos douleurs ne font rien à l'éclat de l'aurore !
Vos deuils ne troublent pas l'azur !
Sang et larmes, coulez, coulez, coulez encore,
Le ciel n'en sera pas moins pur.

VI

LA FOURMI ET LA CIGALE

Ayant amassé maint trésor,
La Fourmi dut enfin payer à la Nature

L'impôt de toute créature :
Elle expira sur un tas d'or.
Non loin de là, la Cigale joyeuse
Chantait encore, et, vaillamment,
Du noir trépas insoucieuse,
Rendait sa petite âme au Ciel en ce moment.
Cependant, des splendeurs de la voûte azurée,
Le souverain de l'Empyrée
Fait comparaître devant lui
Ceux dont le sort ici-bas se termine.
C'était la Cigale aujourd'hui
Avec la Fourmi sa voisine.
« Ça, demanda le dieu, Cigale, réponds-moi :
Qu'as-tu fait de bon sur la terre ?
Raconte-nous, sans nul effroi,
Ton existence tout entière.
— Sire, soyez clément, dit le pauvre animal ;
Je n'ai jamais rien fait de mal :
Sur le bord des routes poudreuses,
Aux amoureux, aux amoureuses,
Je répétais mes gais refrains.
J'ai dissipé bien des chagrins ;
Mais mon bagage est très modeste,
L'amour et les chansons ont fait du tort au reste ;
Je n'ai connu le labeur ni l'effort.
Que votre sagesse décide ;
Je riais tout à l'heure aux portes de la mort,
Seigneur, et je suis pauvre, et ma besace est vide.
— A toi, Fourmi, parle ! A ton tour ! »
La Fourmi dit : « J'ai confiance.
Je n'ai connu ni les chants, ni l'amour,
Mais la bâtisse et la finance.
J'ai souffert, lutté, voyagé,
Amassé, construit, ménagé ;

Des caves jusqu'aux toits mon logis étagé
Dans un ordre admirable est partout arrangé.
Nuit et jour j'étais à la tâche,
Et, sans relâche,
Je courais dans les bois par toutes les saisons.
Je possède quatre maisons.
J'espère qu'on saura récompenser ma peine,
Seigneur, car je suis riche, et ma besace est pleine. »
Jupin, embarrassé, se gratta le menton :
« Le cas est grave, par Pluton !...
Eh bien, faites chez nous ainsi que sur la terre,
Madame la propriétaire,
Vous tiendrez le ménage ici...
Toi, Cigale, pas de souci !
Je veux que ta chanson me plaise,
Tu t'amuseras à ton aise. »

La Fourmi, paraît-il, murmura quelque peu.
Mais que peut-on répondre au jugement d'un dieu ?

Comme je racontais à mon fils cette histoire,
— C'était une imprudence, et ma faute est notoire —
Il réfléchit d'abord, et puis, sans sourciller :
« C'est donc qu'il est permis de ne pas travailler? »
Sa mère alors reprit, avec un clair sourire :
« C'est autre chose, enfant, que ton père veut dire.
Le travail, c'est la joie et la force ici-bas ;
Mais force sans douceur, cela ne suffit pas.
La Fourmi travailleuse est méchante personne :
Dans ses greniers jaloux elle gardait son bien ;
La Cigale chantait, mais son âme était bonne :
Elle était généreuse, et le reste n'est rien. »

VII

LA CIGOGNE ET LE RENARD

Madame la Cigogne et monsieur le Renard,
Oubliant les erreurs d'une antique querelle
Où chacun avait quelque part,
Se prirent, étant vieux, d'une amitié fidèle,
Et même ils se rendaient visite chaque jour,
Si bien qu'on en jasait dans les bois alentour.
La dame au bec pointu racontait ses voyages,
Ses vols hardis dans les lointains parages.
Elle avait visité tant de peuples divers,
Vu tant d'étranges toits, parcouru tant de mers,
Planté sa tente en de si beaux rivages !
L'autre écoutait sans souffler mot.
Un soir pourtant il dit : « Ma chère,
Au risque de passer à vos yeux pour un sot,
Dans ces riches pays fîtes-vous bonne chère ?
A vos récits certes je me complais ;
Mais là-bas, dites-moi, comment sont les poulets ? »

VIII

JUPITER ET LE PAYSAN

Au bon temps, quand les dieux causaient avec les hommes,
Un Laboureur disait un jour :

« Vois, ô grand Jupiter, la misère où nous sommes.
Je ne puis féconder de mon rude labour
Qu'un champ dont mes deux mains feraient presque le
[tour.
Si ta clémence souveraine
Voulait, pour me tirer de peine,
Jeter sur ma détresse un regard indulgent !
De mes désirs je ne fais point mystère !
Je ne demande point d'argent,
Mais un lopin de bonne terre.
C'est assez pour me satisfaire ;
On ne saurait être moins exigeant. »
Ce jour-là Jupiter était d'humeur à rire.
« Oui-dà, dit-il au pauvre sire,
Si c'est du travail que tu veux,
Ami, je m'en vais te conduire
Dans un pays selon tes vœux,
Et je te fais propriétaire
Non d'un chétif morceau de terre,
Mais de l'immense enclos dont tes pas en un jour
De l'aurore à la nuit pourront faire le tour. »
Il dit, et disparaît au profond de la nue.
Quant au rustre, il est transporté
Dans une contrée inconnue
Débordant de richesse et de fertilité :
« Par le ciel, ce n'est pas un rêve.
Ce sont bien des champs que je voi,
Et, si je marche un jour sans trève,
Ces blés, ces gerbes d'or, ces foins, tout est à moi !
Hardi, bonhomme, et mettons-nous en route !
Tant que l'astre du jour dans l'azur aura lui,
Devant l'Olympe qui m'écoute,
Je saurai mériter ma fortune aujourd'hui ! »

Et son regard parcourt la campagne profonde ;
Les épis des grands blés s'agitent comme l'onde
Qui frissonne au souffle du vent ;
De sa vaste fortune il ne voit pas le terme,
Et, le cœur plein d'espoirs, d'un pas sonore et ferme,
Il s'élance en avant.
Il marche, marche et marche encore...
Et déjà ce n'est plus l'aurore ;
Mais, sur la voûte du ciel bleu,
Phébus darde au zénith sa lumière de feu.
« Encor ce champ fertile, encor cette prairie !
A moi ces trèfles que voilà !
Ma fortune serait par moi-même amoindrie,
Si je n'allais pas jusque-là ! »

Et toujours le soleil poursuivait sa carrière.

Notre homme jette enfin un regard en arrière,
Là-bas, là-bas, bien loin est le point de départ !
Grands dieux ! s'il arrivait trop tard !
Il court alors, il court à perdre haleine
D'un pas précipité dans la trop longue plaine.
Son cœur tumultueux palpite lourdement.
Mais, s'il atteint le but, qu'importe le tourment ?
Il voit avec terreur le soleil qui s'abaisse...
« Plus vite... Encor plus vite... A moi !... C'est la richesse ! »
Mais l'imprudent, brisé par ce suprême effort,
Sur sa richesse tombe mort.

IX

LE VAUTOUR

Entre les champs de France et les champs d'Allemagne,
Au faîte abrupt d'une montagne
Dont l'ombre s'étendait au loin, dans les grands blés,
Un vieux Vautour parlait à ses fils assemblés :
« Parmi tous les trésors de l'immense Nature,
Enfants, connaissez-vous la meilleure pâture ?
Le régal le plus nourissant,
Le plus exquis, le plus appétissant...
C'est une entraille d'homme encore palpitante...
Moi qui vous parle, eh bien ! j'en ai goûté,
Et depuis lors, rien ne me tente.
A l'École, d'ailleurs, on vous a raconté
Que Jupiter jadis, pour plaire à l'un des nôtres,
Lui servit Prométhée en éternel repas,
Et notre illustre aïeul ne s'en fatiguait pas.
L'homme, mets succulent, plus fin que tous les autres. »

Les petits Vautourins se regardaient surpris :
« Notre père, vraiment, vous nous la baillez belle !
La chair fraîche de l'homme a sans doute un grand prix ;
Mais l'homme, à de tels goûts, va se montrer rebelle.
C'est un très délicat manger,
Mais c'est un manger redoutable,
Et, pour le mettre à notre table,
Il faudrait peut-être songer

A son tonnerre épouvantable.
Qui, même au sein des airs, vient nous endommager. »

Le Vautour secoua, pensif, sa tête chauve :

« Vous n'êtes, je le vois, encor que des enfants.
De vos sottes frayeurs il faut que je vous sauve :
L'homme vous fournira des dîners triomphants.
N'allez pas cependant trop près des pâturages
Où sont établis ses moutons,
Il vous aurait bientôt chassés de ces parages.
Non ! c'est d'autre gibier sur lequel nous comptons.
Agneaux, dindes, poulets, fi donc ! piteuse chère !
Nos bons humains ont trouvé mieux.
C'est un moyen qu'ils appellent la guerre !...
J'en pus goûter, jadis, les effets merveilleux.
Oui ! malgré vos vaines alarmes,
Sachez que, par l'emploi de leurs savantes armes,
Les hommes sont pour nous des amis avérés.
Un peu de patience, enfants, et vous verrez !
Les uns viendront de là, par cette route blanche ;
Les autres, par ces défilés ;
Et leurs bataillons affolés,
Roulant leurs lourds canons ainsi qu'une avalanche,
L'un contre l'autre s'élançant,
Feront couler des flots de sang.
Vous, cependant, blottis dans votre haut repaire,
Attendez et ne sortez pas ;
Tout ce massacre et ce fracas,
C'est un trésor de bons repas,
C'est un avenir très prospère.
Le soir venu, nous entendrons
Dans nos rochers l'écho triomphant des clairons,
Les clairons du vainqueur ! oh ! la plaisante histoire !

Quel que soit le vainqueur, c'est pour nous la victoire,
C'est pour nous les mourants, c'est pour nous les blessés;
Pour nous dans les ravins, dans les champs, dans les haies,
Les crânes entr'ouverts et les béantes plaies,
Cadavre sur cadavre, en monceaux entassés...
Et si, pour profiter de cette riche aubaine,
Quelques hardis Corbeaux venaient se joindre à nous,
Enfants, ne soyez pas jaloux ;
Nous en avons pour plus d'une semaine...
Bref, pour abréger mon discours,
Retenez ceci ; c'est qu'en somme,
Le meilleur ami des Vautours,
C'est l'animal qui s'appelle homme. »

X

LE CRABE

Le père avec le fils marchaient sur le rivage.
La marée avait fait, ce jour-là, du ravage
Parmi les habitants du monde sous-marin.
Hélas ! ils n'ont pas tous des cuirasses d'airain,
Et, quand les lourds galets sont roulés par les ondes,
C'est pour faire aux chétifs des blessures profondes.
Et puis les Crabes sont des querelleurs : entre eux
S'épuisant nuit et jour à des combats affreux ;
Imitant en leurs jeux les jeux cruels des hommes ;
Moins méchants et moins sots, d'ailleurs, que nous ne
[sommes ;

Car ce qui fait chez eux la guerre, c'est la faim,
Non la soif de la gloire et du massacre… Enfin
De débris ce jour-là la mer était couverte,
Quand nos deux pèlerins, sur la grève déserte,
Aperçurent soudain un Crabe encor vivant
Qui courait devant eux sur le sable mouvant.
Hérissé, furibond, il levait ses deux pattes,
Faisant aux agresseurs des mines scélérates.
« Eh ! l'ami, dit l'enfant, pourquoi presser le pas ?
Attends : tu vas sentir la force de mon bras ! »
Il dit, et, ramassant dans le sable une pierre,
Lève sur l'animal son arme meurtrière.
Mais le père arrêta le bras prêt à frapper.
« Laisse, mon fils, dit-il, le pauvre être échapper ;
Il n'a fait aucun mal, et ne prétend qu'à vivre :
Qu'il retourne à ses trous, sans qu'on cherche à le suivre,
Il ne t'attaquait pas ; il est presque innocent,
Et tu peux être juste, étant le plus puissant.
— Hé ! mon père, à quoi bon cet excès de clémence ?
Qu'est-ce que cet atome au sein du monde immense ?
— Cet atome n'est rien, et ce n'est pas sur lui
Que je vais, mon enfant, t'attendrir aujourd'hui.
Mais je veux t'épargner l'ombre même d'un crime.
Quand on est le bourreau, qu'importe la victime ?
Ton pauvre petit Crabe est parti satisfait…
Et, pour t'être donné la douceur d'un bienfait,
Tu garderas, vivant en toi comme un symbole,
Le souvenir ému de l'humble bestiole…
Oui, mon fils, en dépit de ton regard moqueur,
Je veux que tu sois bon, et que ton jeune cœur
Au destin des petits s'émeuve et s'intéresse.
Garde pour les vaincus des trésors de tendresse.
Quels que soient les hasards qui t'attendent un jour,
Sache que rien n'est bon ici-bas, que l'amour,

Et que faire le bien sans crainte et sans envie
C'est l'unique bonheur qui mérite la vie. »

XI

LE SANDALIER

Aux rives qu'arrose le Gange,
Au pays des grands lotus blancs,
Croît un arbre à senteur étrange,
Qui verse des parfums troublants.

Les brahmines de l'Inde antique,
Le vénérant ainsi qu'un Dieu,
Gardaient le Sandalier mystique
De la hache infâme et du feu.

Mais l'homme, en notre âge barbare,
Bourreau qui ne respecte rien,
Dans l'aveuglement qui l'égare,
Croit que l'univers est son bien.

Alors, abusant de sa force,
Il frappe l'arbre avec son fer ;
Et l'arme, pénétrant l'écorce,
S'enfonce comme en pleine chair.

La sève coule ; l'arbre tombe !
C'en est fait du beau Sandalier !
Mais l'être innocent qui succombe
Ne punit pas le meurtrier.

Et, sous la hache qui l'abime,
Il jette à flots son divin lait,
Et, donnant son parfum sublime,
Il se venge par un bienfait.

XII

L'ANE ET LE HIBOU

Un Ane avait perdu son ânier ; et la route,
Qui par le bois profond comme un rêve s'enfuit,
N'offrait à l'égaré que ténèbres et doute,
Dans la mystérieuse épaisseur de la nuit.
L'Ane était jeune encore, à ce que dit l'histoire ;
Et la peur lui montrait, jouant dans l'ombre noire,
De grands fantômes blancs, qui, tirant au licou,
Sinistres, folâtraient à l'entour de son cou.
La douce étable était bien loin ! Bien loin la mère !
Tous les bonheurs passés n'étaient plus que chimère !
Fantômes et ravins ! L'épouvante et la mort !...
Et nul être vivant pour pleurer sur son sort !
Soudain : « Ne tremble plus, dit une voix étrange,
« De ma bonne forêt je connais les chemins ! »
— « Loué soit Dieu ! dit l'Ane, il m'envoie un bon
[ange ! »
Un ange ! Mais depuis Balaam les humains
Et les Anes n'ont plus des aubaines pareilles.
L'ange n'était qu'un Chat-huant,
Qui, les yeux grands ouverts, regardait en riant
L'animal aux longues oreilles.

— « Eh mais ! tout est fort bien ! Viens par ici, mon [cher !
« Prends garde à ces rochers ! Tu n'y vois donc pas [clair !
« A gauche ! A gauche encor ! Voyageur inhabile !
« Nuit charmante ! A quoi bon te remuer la bile ?
« Soit ! je te conduirai dans le juste sentier,
« Et je ferai rôle d'ânier !
« Mais il faut que tu sois docile !
« Sinon, mon ami, casse-cou ! »
Et l'Ane, qui n'y voyait goutte,
S'émerveillait que sur la route
Son guide pût voir un caillou.
« Ah ! Monsieur, disait-il, vous êtes plus qu'un père.
« La Providence, en vous menant à moi,
« Songeait sans doute à ma misère !
« Vous serez désormais mon espoir et ma foi !
« Je ne veux plus d'autre lumière ! »

Mais, hélas ! quand l'aube apparut,
Blanchissant les sommets des arbres magnifiques,
L'ange avait pris son vol — Un ange ! qui l'eût cru ?—
Laissant l'infortuné dans des lieux horrifiques,
Hantés par les crapauds et les serpents affreux !
Il y périt, le malheureux !
Torrents, ronces, ravins et décombres funèbres,
A ces abîmes noirs l'ange l'avait conduit !

Hommes, qui marchez dans la nuit,
Ne suivez pas les amis des ténèbres !

VISION

Quand, devant l'Eternel, qui juge et qui décide,
Comparurent, sortant de la tombe livide,
Les Rhamsès, les Césars, les Rois, les Empereurs,
Demi-Dieux dont le monde a subi les fureurs,
Et que, sous les replis du suaire qui s'ouvre,
Ils firent voir, aux trous du linceul qui les couvre,
Comme un dernier éclat qui leur adhère encor,
Quelques lambeaux de pourpre et quelques haillons
[d'or ;
L'Eternel, saisissant la fatale balance,
Leur montra le plateau s'inclinant en silence.
Lors, muets d'épouvante, ils virent, fleuve affreux,
Accourir tout le sang qui fut versé par eux...
Et les débris humains tombaient, sombre avalanche,
Pour se précipiter dans le plateau qui penche...
Des plaines et des monts, des mers et des forêts,
Arrivent les martyrs que leur superbe a faits,
Tous ceux qu'ont dévorés leurs guerres et leurs crimes...

Et toujours le plateau penchait vers les abîmes...

Et, comme ils le voyaient baisser, les conquérants,
Évoquant le passé qui les avait faits grands,
Pâles, dirent : « Mettez dans l'autre nos victoires !
Nos hymnes, nos encens, nos triomphes, nos gloires ! »

Or voilà que soudain s'abattit, plein d'horreurs,
Le torrent monstrueux des gloires et des pleurs,
Dévalant des cités, des donjons, des chaumières.
Portant les Hosannahs et les larmes amères...
Et le poids fut si lourd que le plateau croula...
Mais les Césars, les demi-Dieux, n'étaient plus là !

CHOSES DE GUERRE

(1870).

Toute la nuit, ils défilèrent le long de la route, harassés, épuisés, affamés, traînant la jambe, avançant à grand'peine. On n'entendait ni un chant ni un cri.

Au milieu de la nuit la pluie cessa ; mais elle avait détrempé les chemins, semant partout de larges flaques d'eau boueuse. A vrai dire, nul ne s'occupait de l'eau ni de la boue. On voulait achever l'étape. De rang en rang, le bruit avait couru que l'étape était Madréville ; et maintenant, tous, depuis le colonel jusqu'au dernier troupier, ne songeaient qu'à Madréville.

On marchait toujours. La capote et la tunique étaient transpercées, les bretelles du sac pesaient sur l'épaule, les souliers ramassaient d'énormes mottes de terre. Sur les talus, de place en place, un soldat s'arrêtait. Il essayait encore de faire quelques pas, mais il ne pouvait suivre et restait en arrière, boitant, éclopé. Enfin, à un détour du chemin, définitivement vaincu, il s'affalait dans le fossé.

— Tant pis, dit à Marcel un de ses compagnons, un tout jeune fantassin imberbe, aux cheveux blonds, aux traits doux, presque efféminés ; tant pis, ils feront de

moi ce qu'ils voudront. Je ne peux avancer. J'aime mieux crever ici.

— Je porterai ton fusil, lui dit Marcel. Sois raisonnable, fais un petit effort. Dans une heure, nous serons à Madréville.

— J'aime mieux crever ici. Mes pieds sont en sang, et je ne puis faire un pas de plus.

— Allons ! appuie-toi sur moi.

— Je te répète que j'aime mieux crever... Non ! je garde mon fusil. Au moins, si on m'embête, je pourrai me faire sauter la tête.

Et il se coucha, son fusil entre les jambes, l'air morne et résolu.

On avançait cependant. La tête de la colonne ne ralentissait pas sa marche. Mais les hommes tombaient, de plus en plus nombreux, de chaque côté du chemin. Les chefs s'y habituaient maintenant, et les camarades ne se préoccupaient plus des traînards. On ne pensait plus qu'à soi. Dans les rangs on répétait : « Madréville, Madréville ! »

Les officiers eux-mêmes étaient épuisés. Minotel, le petit lieutenant, était tout blême. Parfois, perdant courage, il prenait le bras du sergent-major et se traînait ainsi quelques pas ; mais, sentant que les hommes de sa compagnie le regardaient, par un suprême effort il tâchait de marcher seul, faisant bonne contenance pour ne pas perdre son prestige.

Tout d'un coup, sur une petite colline, on aperçut quelques maisons goupées ; le toit d'une église, des chaumières... Enfin !... C'était Madréville !

Halte ! Les fusils en faisceaux !... Un ébranlement passa dans les rangs, comme un souffle de délivrance. Il y eut, un cliquetis d'armes. Les hommes se laissèrent

tomber par terre, au hasard, dans la boue détrempée, dans les chaumes, sur le pavé de la route.

L'aube apparaissait enfin. C'était comme une vague traînée blanche à l'horizon. Après la pluie de la nuit, la journée promettait d'être radieuse. Au loin, les alouettes commençaient à chanter ; et une légère vapeur s'élevait, comme un nuage transparent, du fond de la vallée.

*
* *

L'arrivée de la troupe avait stupéfié les paysans. Ils se tenaient devant leurs portes, silencieux et inertes, presque hostiles. Quelques-uns cependant avaient apporté de l'eau dans des brocs.

— Ah çà ! nous prends-tu pour des grenouilles, mal bâti ! s'écria un sergent chevronné. Allons, ôte ça, et sers-nous du vin et du pain. Nous te payerons.

— Mais je n'ai rien, mon sergent, balbutia l'homme, un vieux paysan à la face tannée, plus sillonnée de rides qu'une vieille pomme. Mais je n'ai rien. Ces gueux de Prussiens nous ont tout pris.

— Ah ! canaille ! Eh bien, nous verrons si tu n'as rien. Allons ! où est ta baraque ?

— Ma baraque est à moi, dit le paysan.

Et il se planta résolument devant la porte.

Quand il s'agit de défendre leur bien, ces timides deviennent des lions.

— Enlevez-le ! dit brutalement le sergent.

En un clin d'œil, le villageois fut enveloppé et solidement maintenu, pendant que le sergent et ses hommes fouillaient partout.

Ils n'eurent pas besoin de fouiller longtemps. Après

quelques minutes de recherches, ils triomphèrent. Derrière un vieux bahut, deux gros pains de quatre livres, et, dans les combles, quelques quartiers de lard.

— Ah ! brigand ! tu mériterais d'être fusillé, s'écria le sergent. Mais je te pardonne. Tiens ! voilà pour payer ton lard et ton pain.

Le soleil commençait à poindre. On pouvait distinguer à perte de vue, le long des arbres de la route, des groupes de soldats qui arrivaient en pressant le pas. Pourtant ils n'avançaient pas vite, et on les voyait de loin cheminer en boitant, tête basse, l'air misérable, la capote souillée de boue.

Le colonel et quelques officiers étaient montés sur le revers de la colline, et, avec leurs lorgnettes, la carte à la main, ils exploraient l'horizon.

Soudain, comme un tourbillon, une troupe de cavaliers arriva ventre à terre au milieu du village, près de l'église.

— Place ! place !...

Un soldat qui ne s'était pas rangé assez vite reçut un coup de pied de cheval... C'était le général qui arrivait.

— Le colonel ? demanda-t-il.

Déjà le colonel était là.

— Vous avez laissé beaucoup de traînards sur la route... Pourquoi ?

— Mais, mon général, l'étape était longue ; et, depuis trois jours...

— Dans une heure, nous allons avoir ici toute l'armée prussienne. Vous êtes en première ligne. Ainsi, attention ! il faudra tenir ferme. Pas de mouvement offensif à faire ; mais seulement tenir. Faites créneler les maisons. Je vais vous envoyer de l'artillerie. Vous avez des munitions, n'est-ce pas ?

— Oui, mon général, mais nous n'avons pas de vivres.

— Des vivres ! Voulez-vous que j'en fasse ?... Enfin ! tenez bon ! Dans trois heures, le 97e débouchera sur votre droite. Il faudra tenir jusque-là.

Puis, sans écouter la réponse, il tourna bride, et repartit au grand galop de son cheval.

— Messieurs, dit le colonel, je compte sur vous. Pas une minute à perdre. Les maisons en état de défense, avec des meurtrières. Une barricade en avant du village. Coupez quelques arbres et mettez-les en travers de la route. Dans chaque maison des cartouches. Capitaine Morin, placez-moi une grand'garde de dix hommes. Et faites vite.

— Premier bataillon, première compagnie... dix hommes de grand'garde ! cria le capitaine Morin.

Il y eut un moment d'hésitation.

— Avez-vous entendu ? cria-t-il.

La compagnie commença à se masser, tant bien que mal, sur la route...

— Allons ! dit le capitaine, dix hommes de bonne volonté ?... Et il prit au hasard les soldats qu'il rencontrait. Toi, Lucheneau, bon ! Et le sergent Plicard ! Allons ! Plicard !... Et Daniel !... Sous-lieutenant Bosc ! prenez le commandement... A un kilomètre d'ici, pas davantage... vous entendez bien... Dès que vous verrez l'ennemi, vous vous ralliez sur le village... Pas de bêtise ; pas de dévouement inutile.

On vit cette poignée d'hommes se perdre sur la route qui s'allongeait devant eux, silencieuse, menaçante... A un demi kilomètre plus loin, elle faisait un coude... Ils disparurent... On ne devait plus les revoir...

*
* *

Pendant ce temps, on mettait le village en état de défense. Les paysans, ahuris, hébétés, essayaient vainement de s'opposer à la démolition. On ne tenait pas compte de leurs prières. Même on riait de ces lamentations vaines. Comprenant bientôt leur impuissance, ils ne cherchaient plus de raisons à donner ; et, courbant la tête, assistaient à cette dévastation de toute leur existence. Passé et avenir, tout s'écroulait sous les coups de pioche qui sapaient les murs, trouaient les bois, abattaient les palissades. Certains ne se résignaient pas. Une femme criait et pleurait si fort, éperdue, traitant les soldats de brigands et d'assassins, qu'on fut forcé de l'enfermer dans une cave.

Au bout d'une heure, la barricade était terminée, les meurtrières percées, les cartouches distribuées, les capotes séchées au soleil, les baïonnettes astiquées et repassées, les fusils mis en état. Les hommes se sentaient plus dispos. Ils n'avaient plus faim. Des pains trouvés chez l'habitant, avec des pommes de terre, des quartiers de lard fumé, les vivres du sac, un peu de café, quelques gouttes de l'eau-de-vie frelatée que débitait le cabaretier du village : il y a de quoi renaître à la vie quand on est jeune.

Cependant le colonel interrogeait du regard l'espace qui s'étendait devant lui.

— Et leur sacrée artillerie qui n'arrive pas !

Il tirait sa moustache blanche avec rage, fumant sa pipe de bruyère par larges bouffées saccadées. On n'osait pas s'approcher ; car on le voyait de méchante humeur.

Soudain, à la grand'garde, un coup de fusil, puis un autre, puis toute une salve; et, presque au même moment, débouchant de la route en faisant trembler le sol, une troupe de hussards prussiens, vingt hommes environ. Ils se précipitaient, bride abattue, sur le village.

A peine furent-ils aperçus qu'ils furent accueillis par une violente fusillade. Aussitôt ils firent demi-tour; ils avaient vu la barricade et ne voulaient pas venir s'y heurter. Ils n'étaient guère qu'à deux cents mètres des Français, quand ils tournèrent bride, passant par les fossés, les champs, les haies, et détalant aussi rapidement qu'ils étaient venus.

Mais la fusillade avait porté : des chevaux sans cavalier se dispersaient dans la plaine, galopant au hasard. Un de ces chevaux se précipita, affolé, au milieu de la barricade, et tomba parmi les branches, écumant, soufflant, l'œil hagard. Il avait une balle dans le poitrail, et le sang noir coulait en abondance par un gros jet intermittent.

Un peu plus loin, on entendait un blessé qui criait : *Hilfe! hilfe!* Mais, au lieu de l'aider, ses camarades, dans l'entraînement de la fuite, le foulaient aux pieds de leurs chevaux et précipitaient leur retraite.

Marcel put voir distinctement un hussard dont le bras avait été brisé par une balle. Il vacilla, essayant vainement, avec la main gauche, de se raccrocher à la selle. Enfin, après une courte lutte, il s'abandonna; mais les étriers tenaient encore, et il était traîné par le cheval qui continuait à galoper, et on voyait sa tête bondir et rebondir sur le pavé, avec des soubresauts étranges, pendant que les autres, ceux que la fusillade n'avait pas atteints, le bousculaient sans pitié.

L'attaque et la riposte n'avaient pas duré une mi-

nute. Bientôt tout rendra dans le silence ; on entendait seulement le galop des chevaux, de plus en plus lointain, se perdre sur la route.

— Ah les gredins ! ils ont sabré notre grand'garde, s'écria le colonel !

Puis, s'adressant au commandant :

— Les soldats tirent trop haut. Avez-vous vu ? Nous aurions dû en démolir deux fois plus, s'ils avaient mieux visé.

— Qu'allons-nous faire des blessés qui sont devant nous ?

— Quels imbéciles que ces hussards ? Si ça ne fait pas pitié ! Une charge contre un village fortifié ! Enfin, si vous y tenez, allez cueillir ces blessés... Moi, je vais voir ce qu'ils ont laissé de notre grand'garde...

— Mon colonel ! pas d'imprudence.

Il haussa les épaules.

Cependant les deux médecins du régiment, aidés de quelques hommes, allèrent ramasser les hussards que la fusillade avait abattus. Ils les rapportèrent sur les fusils. Un de ces hommes, un beau garçon à moustache blonde, avait une plaie au front. Il râlait. Un autre avait la cuisse cassée, et, malgré la souffrance, tâchait de ne pas gémir. D'autres, blessés moins grièvement, effarés, anxieux, claquaient des dents, saisis à la fois par la douleur et la terreur.

Le dernier blessé qu'on apporta fut un hussard, tout jeune, âgé de dix-neuf ans à peine. Il avait une plaie au ventre. Les yeux hagards, il demandait à grands cris qu'on l'achevât. Il parlait un peu français : *Pardône, Franzose, pardône !*

— Il sera mort dans quelques heures, dit le major au capitaine Jacob. Que faut-il en faire ? Le mieux serait de l'achever pour lui éviter ces atroces

souffrances, inutiles. Pourtant, nous n'en n'avons pas le droit.

Et Marcel se demandait si cette blessure n'était pas son œuvre. Il se souvenait qu'au moment où les hussards approchaient, il avait visé : deux fois il avai tiré ; deux fois il avait visé. « C'est peut-être moi l'assassin, » se disait-il.

Le malheureux Allemand se tordait dans des convulsions déchirantes. On avait coupé sa chemise et sa tunique, et on voyait par le trou de la balle sortir les intestins, rouges de sang.

— Docteur, dit le capitaine Morin, enlevez cet homme, car c'est un vilain spectacle, et il ne faut pas démoraliser nos gens.

Cependant ce petit combat contre la cavalerie avait réconforté les troupiers. Ils se sentaient plus forts. Ils plaisantaient. Cette charge de hussards avait été bien amusante. Derrière les maisons et les fascines, avec de bons chassepots, on n'a rien à craindre. Si seulement ils avaient l'idée de recommencer. Et puis ils admiraient leur colonel. Il est parti tout seul. C'est assez crâne tout de même.

Au bout de quelques minutes, on le vit revenir, au petit trot de son cheval. Dès qu'il arriva, ses officiers l'entourèrent.

— Eh bien, mes enfants, enlevés ! Ils nous ont enlevé notre grand'garde. Le lieutenant a été tué. Plicard a eu la tête fendue par un grand coup de sabre. Quant aux autres, ils ont disparu. Prisonniers, sans doute... Mais, au fait, nous avons aussi des prisonniers... il faut les interroger.

— Il y a un soldat qui parle bien l'allemand, dit le capitaine Morin, c'est l'Alsacien Marcel Freund.

— Eh bien, dit le colonel, il va nous aider.

Marcel et le soldat prussien furent amenés devant le colonel.

Le prisonnier blessé n'avait que des contusions. Son cheval, ayant été frappé de deux balles, avait roulé par terre. Il avait été pris sous le ventre de sa monture, et, comme il n'avait pu se dégager, les chevaux l'avaient piétiné de tous côtés. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, à front bas, l'air ahuri.

En arrivant devant le colonel, il fit le salut militaire.

— Écoute, lui dit le colonel, si tu nous dis la vérité, on ne te fera pas de mal; mais, si tu nous trompes, tu seras fusillé.

— *Mein Gott, mein Gott!* gémit le pauvre diable.

— D'où venait ton régiment?

— De Sarreguemines.

— Y avait-il des Prussiens entre Sarreguemines et et Madréville?

— Madréville; je ne connais pas Madréville.

— Madréville, c'est ici. — Y avait-il de l'artillerie?

— Beaucoup d'artillerie.

— Mais combien de batteries?

— Je ne sais pas.

— Et de l'infanterie?

— Beaucoup d'infanterie.

— Et le quartier général, où est-il?

— Ah! je ne sais pas. Notre commandant nous a dit que nous allions à Paris.

— Est-ce que l'infanterie venait de ce côté?

— Je ne sais pas!

— Tu ne sais donc rien, triple brute!

Le malheureux ne put retenir ses larmes. Il avait un air si piteux et si craintif que le colonel et les officiers sourirent. Cela redoubla la frayeur du prisonnier.

— Qu'est-ce qu'on peut tirer d'une pareille brute ? Allons, c'est bon ; qu'on le garde avec les autres blessés.

Soudain, un sifflement passa sur le village, et un obus, à une centaine de mètres en arrière, alla s'enfoncer dans les champs.

Le colonel regarda sa montre.

— Huit heures, et pas d'artillerie ! Je jurerais bien qu'à l'état-major personne ne sait où nous sommes. Pas d'artillerie ! Quelle misère !

Un nouvel obus, plus rapproché, siffla encore. Puis un autre vint tomber en avant du village. Puis un autre, mieux dirigé, s'enfonça dans une des maisons, trouant le toit, éclatant avec fracas, blessant trois soldats et mutilant une vieille femme qui avait voulu, malgré tout, rester devant la porte de sa maison ravagée.

— Allons ! c'est la danse qui va commencer ! Et on nous abandonne ici ! Enfin, tant pis ! Messieurs, nous tiendrons tant que nous pourrons. Les hommes dans les caves, si possible, ou dispersés dans les champs. Inutile de s'exposer, et, en rase campagne, les obus ne font pas de mal. Faites hisser le drapeau d'ambulance au clocher de l'église. On y transportera nos blessés. Cela n'empêchera pas messieurs les Allemands de tirer dessus ; mais au moins nous aurons la conscience tranquille.

*
* *

A présent les obus tombaient dru comme grêle. Presque toutes les maisons de Madréville étaient

trouées, percées de part en part. Dans quelques-unes, il y avait un commencement d'incendie. Heureusement la pluie avait mouillé les chaumes des toits et les poutres, et, comme il n'y avait pas de vent, le feu ne s'étendait pas.

Le colonel regarda sa montre.

— Au train dont ils arrangent Madréville, dans une demi-heure il n'y aura plus une maison debout. Ils nous enverront de l'infanterie... Toute la lyre !

Il y avait déjà une quarantaine de blessés. Dans l'auberge, qui était la principale maison du village, un obus avait éclaté, blessant à la figure le capitaine Morin et tuant les deux fourriers qui étaient venus prendre les ordres du capitaine. On avait laissé les cadavres des deux fourriers. Mais que pouvait-on faire du capitaine ?

Il était étendu sur une civière ; et on lui avait mis une serviette sur la figure, car personne ne voulait voir ce hideux spectacle.

« A boire, à boire ! » gémissait-il... Le sang coulait de la figure dévastée, par le front, par le trou où étaient le nez, les yeux et la bouche. « A boire, à boire ! » gémissait-il d'une voix indistincte. Mais ses paroles faisaient glouglou avec le sang qui sortait de partout, inondant son cou, ses vêtements. Un soldat s'approcha, et essaya de le faire boire... « Mes enfants, mes pauvres enfants ! je n'y vois plus, je suis aveugle ! aveugle ! »

De cette salle de l'auberge, où étaient deux morts, et trois blessés, sortait, comme un encens hideux, une odeur fade, nauséeuse, l'odeur du sang humain ; et elle se mêlait au parfum des alcools de village et à la fumée âcre de la poudre qu'avait produite l'obus en éclatant.

Cependant le bombardement redoublait toujours. Il était à la fois furieux et méthodique. La précision n'exclut pas la vigueur. D'ailleurs les Prussiens pouvaient bombarder sans crainte : aucune artillerie n'était là pour leur répondre. Au loin, on entendait, à droite, à gauche, en avant, en arrière, le canon qui grondait, formidable. Sans doute, il s'agissait d'une grande bataille, où la défense de Madréville ne représentait qu'un épisode minuscule.

La défense de Madréville ! Mais on ne pouvait plus rien défendre. Comme l'avait prédit le colonel, au bout d'une demi-heure il ne restait plus une seule maison debout. Les murs étaient troués, écroulés, éculés. Quelques pans se dressaient par ci, par-là, à demi intacts encore ; mais ils penchaient comme des ruines. Plus de toits, plus de fenêtres. Tout était brisé, disloqué, transpercé. Partout la dévastation. Il faut trois siècles de persévérance et dix générations de travailleurs pour faire un village ; il suffit de quelques minutes pour le détruire.

Malgré le bombardement, le moral des soldats restait bon. Ils s'abritaient tant bien que mal ; et, comme, après tout, les obus font plus de bruit que de besogne, ils prenaient l'habitude de cet orage sinistre.

Mais ce n'était qu'un commencement.

— Voilà l'infanterie ! Voilà l'infanterie !

Et aussitôt la canonnade se ralentit, sans cesser tout à fait, mais devenant plus mesurée, tandis qu'à droite et à gauche de la route, à travers champs, et sur la route même, débouchaient en bon ordre les casques prussiens. Une salve les accueillit, puis une autre, puis une autre encore. Ils continuaient à avancer ; puis subitement ils répondirent. Alors ce fut une fusillade terrible. Les sifflements des balles, bruyants et rapides,

déchiraient l'air de toutes parts. Les plâtres, les maisons, le bois des fenêtres, les arbres de la route vibraient. Parfois on entendait un son mat. C'était une balle qui touchait le soldat ; et ce bruit était suivi d'un gémissement étouffé, d'un cri ou d'un juron, quelquefois d'un grand soupir.

Au bout d'un quart d'heure, le régiment était à demi anéanti. Partout du sang, des cris, des plaintes sourdes et confuses.

Le colonel avait reçu une balle dans la main droite. Il avait entouré son poignet d'un mouchoir ; mais, indifférent à cette blessure ainsi qu'aux balles, il se prodiguait, allant partout où il voyait faiblir le feu des défenseurs de Madréville.

Le capitaine Morin râlait encore, mais plus faiblement. Le commandant Espire avait été foudroyé par deux balles.

On ne s'occupait pas des blessés, car il y avait des blessés partout. Un sergent, qui avait le bras cassé, soutenait avec la main droite son bras qui se balançait inerte, et encourageait ses hommes. Le lieutenant Minotel avait les reins cassés par une balle. Il était tombé au milieu de la grande rue, au moment où il allait chercher des cartouches. Sans pousser un cri, il avait perdu connaissance. Après quelques minutes de stupeur, il s'était à demi relevé, et, en rampant, avait pu s'adosser au mur d'une maison qui faisait un angle rentrant. Il perdait tout son sang, et sa trace dans la rue était marquée par une traînée rouge. Maintenant, il était presque à l'abri ; les balles crépitaient autour de lui sans l'atteindre, et il se disait : « Je vais mourir ici. » Il revoyait la maison paternelle où chacun lui faisait fête, ses deux jeunes sœurs, si gaies, si aimantes, et son père, le vieux capitaine, et sa fiancée, qui, le

jour du départ, avait cousu dans sa tunique une petite croix. Il revoyait tout cela. Que vont-ils dire quand ils apprendront qu'à Madréville, par une belle matinée d'août, leur fils, leur frère... ? Et sa pensée, rapide, voyait déjà le facteur apportant à l'humble foyer la nouvelle de cette mort.

*
* *

Le feu bien nourri et bien dirigé des chassepots avait fait des ravages terribles dans les rangs des assaillants. Ils n'osaient plus avancer. On voyait leurs chefs, brandissant l'épée nue, qui les prenaient par le collet, les rudoyant, les forçant à marcher, leur montrant le village d'où sortait une fusillade meurtrière. Mais ils ne bougeaient pas, car chaque pas fait en avant était le signal d'une nouvelle décharge, et à chaque décharge il tombait cinq, six, huit, dix d'entre eux.

— En avant ! en avant ! hurlaient les Prussiens.

— Hardi ! Feu ! Courage ! Fusillez-les ferme ! disaient les Français.

Et ces braves gens, qui ne se connaissaient pas, qui n'avaient aucun motif de haine ou de colère, s'envoyaient la ruine, la douleur et la mort.

Et les balles pleuvaient, et l'ivresse du carnage s'était emparée de ces hommes... Ils oubliaient qu'ils étaient des hommes.

Tout à coup un grand mouvement se fit en arrière du village :

— Les voilà ! les voilà !

Le colonel regarde sa montre... C'est le 97e, sans doute.

Hélas, non ! c'étaient deux régiments prussiens. Ils

avaient réussi à tourner le village. Madréville était cerné.

Jusque-là l'issue était douteuse. Maintenant la défaite était certaine.

Il y eut un grand silence qui dura quelques secondes à peine.

Les deux nouveaux régiments ennemis n'étaient plus qu'à mille mètres de Madréville. Ils commencèrent par une effroyable fusillade, qui passa comme un ouragan.

Les défenseurs de Madréville, attaqués de front, de flanc et de queue, n'avaient plus rien à espérer. La rue était pleine de cadavres. On voyait aux fenêtres, brisées et démolies, pendre des corps que les soldats avaient placés là pour faire office de matelas et amortir les balles. Le sang coulait sur les pavés, mêlé à la boue, et l'effroyable fracas de toute cette mousqueterie ne parvenait pas à étouffer les cris confus, les hurlements, les gémissements.

Cependant les hommes qui restaient debout, s'ils avaient perdu l'espérance, avaient gardé toute leur énergie, et, rageusement, encore à peu près abrités par ce qui restait des murs et des toits, ils répondirent à la salve des Prussiens par une fusillade bien nourrie.

Les Prussiens avançaient toujours. Mais il était consolant de penser que cette attaque leur coûtait cher. Leurs rangs s'éclaircissaient ; on voyait les plus ardents courir vers le village, puis soudain s'arrêter, battre des bras et tomber. Il y en eut un qui plia sur les deux genoux, comme s'il voulait prier, et, après avoir oscillé, chancela, puis s'affaissa. Les vivants étaient forcés d'enjamber les morts ; ils s'arrêtaient au milieu de leur course pour tirer, puis repartaient de nouveau.

Ils étaient arrivés jusqu'à deux cents mètres des maisons, et Marcel pouvait voir sur leur figure bestiale et inerte l'effarement des moutons qu'on conduit à l'abattoir.

Quelques minutes après, ils étaient dans le village.

Alors ce fut une nouvelle bataille, plus acharnée encore que la première Chaque maison, si démolie qu'elle fût, devait être prise d'assaut. La mairie, où s'étaient retranchés la plupart des officiers, fut l'objet d'un siège en règle. Le colonel, blessé au ventre, agonisait dans un coin de la salle. Le commandant Marquis, tout noir de poudre et tout rouge de sang, les deux doigts emportés et la joue transpercée, avait jeté son épée, et avec un fusil épaulait et tirait comme un simple soldat. Des coups de feu éclataient de tous côtés. Mais les assaillants, ainsi qu'une marée montante, affluaient toujours. Aussi loin qu'on pouvait voir, les casques à pointe arrivaient, et on sentait que, derrière ceux qu'on voyait, il y en avait d'autres, et d'autres encore. On avait beau en tuer, en tuer encore, ils se renouvelaient comme par miracle.

La porte fut enfoncée à coups de crosse. Un flot de soldats allemands s'y engouffra. « Pas de quartier ! pas de quartier ! hurlaient-ils. — Tiens, misérable ! voilà pour toi, » dit un sous-officier prussien à un blessé qui, dans les convulsions suprêmes de la dernière agonie, agitait désespérément les bras ; et il lui traversa le cou avec sa baïonnette.

Quelques coups de feu partirent du groupe des Français qui s'étaient massés dans le fond de la salle. Trois Prussiens tombèrent. Les autres, rendus furieux, déchargèrent leurs fusils à bout portant sur les soldats français qui étaient restés debout.

Puis il y eut un grand silence. Au dehors, les détonations avaient cessé.

— Hourra ! hourra !

Hourra ! hourra ! répétèrent les hommes qui passaient dans la rue.

Une sonnerie de clairon retentit. C'était la fin de la bataille.

— Bravo, mes enfants ! bravo ! disait le commandant prussien. Bravo ! Bien travaillé ! Vous avez bien mérité de votre Dieu et de votre Roi !

Et, impassible, sans se soucier des morts et des blessés, il conduisait son cheval dans la rue encombrée de cadavres et de mourants. Mais l'animal, plus humain que son maître, avançait avec précaution, presque timidement, évitant les cadavres, épargnant les blessés, et, tout tremblant de peur, l'œil hagard, il soufflait bruyamment en allongeant le cou.

*
* *

Une fois l'ivresse du triomphe passée, les vainqueurs songèrent à profiter de la victoire.

Il faut laisser les mourants. Ils sont peu intéressants. Que faire avec de pauvres êtres dont le ventre est ouvert, ou la tête fracassée, dont la cervelle est à moitié en bouillie, ou dont les intestins troués sortent en désordre ; ou ceux encore dont la mâchoire est disloquée, avec l'œil pendant hors de l'orbite, tout sanglant, ou encore ceux qui, livides, ayant perdu tout leur sang, sont soulevés par le hoquet convulsif de la fin ? Il faut les laisser mourir tranquilles, sans s'encombrer. Un peu de paille suffit, quand on a de la paille.

Les autres, ceux qui ont la cuisse cassée, ou le pied broyé, ou seulement quelques doigts de moins, iront à l'ambulance, quand on pourra et comme on pourra.

Que diable ! un pied ou une jambe de moins, ce n'est pas une affaire !

Enfin, ceux qui sont blessés légèrement, tant pis ; il faut qu'ils marchent. A la guerre comme à la guerre !

*
* *

Marcel était parmi les prisonniers. Une balle lui avait éraflé l'oreille ; par une sorte de miracle il n'avait pas d'autre blessure.

— Vous êtes prisonniers, leur dit en bon français l'officier supérieur prussien qui commandait. Je vous rappelle le code militaire : toute désobéissance est punie de mort ; toute tentative d'évasion est punie de mort ; toute réplique à un ordre est punie de mort. On vous donnera des vivres comme à nos soldats. Je n'admets ni plaintes ni récriminations. Vous avez à faire une étape de vingt kilomètres. En route !

Il était midi. La chaleur était accablante. Il fallut repartir ; et de nouveau, vaincus, courbant la tête, harassés, sans avoir bu ni mangé, humiliés par la défaite, épuisés par cet immense et inutile effort, les pieds encore sanglants de la longue étape de la veille, avec le souvenir des amis morts et la vue du drapeau conquis, suivre cette même interminable route, sous la surveillance rogue et brutale de ces hommes dont on ne comprend même pas la langue.

Quelle journée ! quelle interminable journée !

Au loin, le canon grondait, à droite, à gauche, partout... A un moment, l'escorte croisa un régiment de cuirassiers blancs. Les cavaliers, voyant que c'était un convoi de prisonniers, poussèrent un hourra d'allé-

gresse ! Il paraît que, dans l'ensemble, la bataille était perdue pour les Français.

Pauvres enfants ! — car ce n'étaient que des enfants encore ! — S'imagine-t-on ce qu'est la douleur d'une main brisée par une balle, qui, à chaque mouvement de la marche, est ébranlée ? Les linges tachés de sang collent sur la plaie, qui gonfle, toute rouge, toute brûlante. La fièvre dévorante anéantit les forces, et il faut marcher, marcher toujours, sous un soleil brûlant, avec la honte de la défaite ; et, à chaque pas, une secousse qui fait atrocement vibrer tous les doigts endoloris et retentit jusqu'à l'épaule, comme si, à chaque pas, c'était une blessure nouvelle.

Pendant qu'ils marchaient ainsi, là-bas, dans le village, les mourants avaient été réunis dans une grange, Français et Prussiens, côte à côte ; car, si près de la mort, il n'y a plus de haines. Ils râlaient, et la vie leur échappait, goutte à goutte ; cette précieuse vie, que tant d'êtres chers avaient depuis vingt ans ménagée avec amour. Un jeune lieutenant bavarois, à la fine moustache, maintenant pâle comme un drap blanc, serrait d'une main convulsive un petit portefeuille... Ses yeux voilés, à demi clos, ne distinguaient plus rien qu'une ombre, comme un fantôme éloigné qui se perdait là-bas, vers l'Est... Là-bas, très loin, très loin, celle qui l'aimait et qui, au départ, se haussant devant lui et lui entourant le cou de ses deux bras, avait dit : « Ne m'oublie pas ! ne m'oublie pas ! » Mais sa poitrine avait été traversée par une balle, et, chaque fois qu'il respirait, c'était comme le mouvement d'un soufflet ; et l'air entrait bruyamment dans la poitrine par le grand trou ouvert. Mais son supplice allait finir ; car il respirait de plus en plus lentement, et, malgré

le grand soleil et la chaleur du jour, ses membres étaient tout froids.

Le colonel avait une balle dans le ventre ; mais il ne souffrait presque plus... « Mon régiment ! mon régiment ! » répétait-il. Il avait déjà un peu de délire... « En avant !... hardi ! » Déjà les paroles expiraient sur ses lèvres. C'était comme un murmure de plus en plus faible. Il revoyait les combats de sa jeunesse et la prise de Constantine, où il était alors adjudant... Constantine !... La Kasbah !... « Hardi, les goums ! hardi ! » Mais la langue devenait pâteuse, et ce n'était plus qu'un hoquet indistinct.

D'autres, à côté d'eux, des sous-officiers, des soldats, pauvres êtres doux et naïfs, alignés le long des murs pour permettre le passage de l'artillerie et de la cavalerie, le corps fracassé, sanglant, déjà inerte, gémissaient, râlaient, se tordaient. Qui sait si tous ces gémissements et tous ces râles n'iront pas trouver là-haut quelqu'un ou quelque chose qui entend ?

Quant aux morts, on les avait entassés derrière une étable, et ils formaient une sorte de monticule hideux, d'où passait, de-ci de-là, une jambe mutilée, ou un pied nu, ou d'affreuses loques déchirées, mouillées de sang et de boue. Par cette chaude journée d'août, déjà les mouches bleues commençaient à bourdonner tout autour.

*
* *

Marcel, avec les prisonniers, défilait sur la route. Depuis deux jours il vivait comme dans un rêve. Tout ce qu'il venait de voir, au lieu de lui inspirer de l'horreur, l'avait animé d'un sentiment nouveau qu'il ne

se connaissait pas. Il découvrait au fond de son âme des dessous qui le consternaient ; ce sang, ces menaces, ces tueries avaient jeté en lui non la haine de la guerre, mais la haine de l'ennemi. Oui, c'étaient bien des ennemis, ces hommes qui avaient vaincu, qui portaient un autre uniforme, qui obéissaient à des maîtres fanatiques, et dont l'arrogance et la brutalité étaient comme une insulte de plus, plus sanglante encore que la victoire même.

Où sont les projets de fraternité humaine ? Ces Allemands, ces Prussiens sont-ils nos frères ou nos oppresseurs ? Sont-ils même des hommes comme nous ? Où est le devoir ? Faut-il les haïr ou les plaindre ? Faut-il les avoir en horreur ou en pitié ? Quoi ! la France, la chère patrie, est mutilée, sanglante, écrasée sous la sale botte de cet odieux tyran !

Alors pourquoi songer à la conciliation, à la paix, à cette chimère d'hommes libres qui vivent à côté les uns des autres, sans mitrailleuses et sans chassepots ? Où est la vérité ? où est la justice ?

— *Vorwärtz* ! répétait durement le sous-officier... Allons ! chiens de Français, plus vite ! il faut marcher !

Voilà donc à quoi avaient abouti toutes les conceptions des philosophes, des poètes, des savants ! Avoir eu Cicéron, Sénèque, Aristote, Leibniz, Voltaire, Diderot, Montesquieu, et en arriver là, à cette barbarie, à ce massacre, à cette infamie ! Y a-t-il un progrès ? y a-t-il une civilisation ? La loi du plus fort, après tout, c'est la vérité suprême. Tout le reste n'est que de la blague.

*
* *

— Tiens, conscrit, regarde-moi ça !

Celui qui interpellait Marcel était un sergent de sa compagnie, nommé Guèdre, un homme d'une force herculéenne et d'une énergie brutale, éclatant sur sa mâle figure.

Fait prisonnier brusquement par l'irruption soudaine des Prussiens dans la maison où il s'était retranché, il n'avait pas pu se défendre ; mais, au moment où le convoi de prisonniers se formait, il avait réussi, en profitant du tumulte du départ, à ramasser un sabre-baïonnette, et il le tenait sous sa capote, soigneusement caché.

— Regarde-moi ce joujou, conscrit. Voilà de quoi nous échapper pour cette nuit. Et il lui montrait le bout de la lame effilée.

A huit heures du soir, on était arrivé à l'étape où les prisonniers devaient passer la nuit. Le lendemain matin, ils devaient repartir par un train spécial pour l'Allemagne.

Pour la nuit, on parqua les prisonniers dans un camp placé près de la ville. Quatre sentinelles, le fusil chargé, les surveillaient ; et, au-delà du camp, d'autres sentinelles faisaient la ronde. Cependant, pour garder les six cents prisonniers, il n'y avait guère que trois cents hommes de troupes allemandes.

— Vois-tu, conscrit, dit Guèdre à Marcel, quand on eut posté les sentinelles, tu me plais, et, si tu veux, nous filerons ensemble. La nuit est noire en diable ; il y a des nuages qui cachent la lune, et à cinquante mètres d'ici on n'est plus visible. Il ne faut pas songer

à la ville : elle est gardée et bien gardée ; mais j'aperçois par là-bas un bois qui me paraît être le commencement d'une grande forêt. C'est dans le bois qu'il faut nous cacher.

— Mais comment ?

— Ah ! ce ne sera pas très facile. Tu vois cette sentinelle qui passe et repasse près de nous. Je m'approche, je lui mets la main sur la bouche : tu prends son fusil, son manteau, son casque ; moi, de mon autre main, je lui enfonce ma baïonnette dans le cou, et je ne le lâche que quand il ne remue plus. Cela prendra un quart de minute tout au plus. Personne n'aura rien vu. Je courrai au bois, tu courras après moi... Et nous serons loin quand on s'apercevra de la chose. Je sais bien que c'est risquer gros jeu ; car, si nous sommes pincés, nous n'avons rien de bon à attendre. Mais nous ne serons pas pincés. Et puis, vraiment, c'est trop dur d'être le prisonnier de ces sauvages ! Ils nous feraient languir à petit feu. Mieux vaut mourir tout d'un coup, avec vingt-cinq balles dans la carcasse, que d'être ainsi menés d'étape en étape, comme des bêtes.

La nuit était profonde. Trois sentinelles, allant et venant, surveillaient les prisonniers. Nos pauvres soldats s'étaient laissé tomber par terre, et dormaient d'un lourd et cruel sommeil ; quelques-uns, ceux qui étaient blessés, gémissaient doucement, à demi-voix, comme des enfants.

Dans l'ombre, Guèdre et Marcel guettaient le soldat prussien qui repassait près d'eux.

C'était un jeune homme de vingt ans à peine, à l'air tout endormi.

Soudain, Guèdre fit un signe à Marcel, et, d'un bond, comme un chat, il sauta sur le soldat, lui serrant la bouche avec sa main et l'étouffant. En même

temps, Marcel, presque aussi prompt que Guèdre, saisissait le fusil.

— A toi ! à toi ! dit Guèdre à voix basse ! Prends sa baïonnette et achève-le ! Moi, je ne peux pas le lâcher ; il crierait.

Le soldat, étouffé par le bâillon, roulait des yeux hagards, où éclatait l'épouvante.

— Prends donc sa baïonnette, et achève-le ! Dépêche-toi, tonnerre de Dieu !

Marcel, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, avait retrouvé toute son énergie. Il prit la baïonnette et l'enfonça vigoureusement dans le cou du soldat, en la dirigeant du côté de la poitrine, comme pour les moutons qu'on engorge. Un flot de sang chaud, épais et poisseux, lui inonda les mains et jaillit à la figure de manière à l'aveugler.

L'homme chancela quelques secondes, puis tomba.

Toute cette lutte s'était passée dans l'ombre ; les autres sentinelles n'avaient rien vu.

Rapidement, Marcel prit la capote, le casque et le fusil, et se mit à marcher le long du camp, ainsi qu'un factionnaire, pendant que Guèdre, relâchant peu à peu le bâillon, restait penché à terre.

Bientôt l'homme, qui s'était agité convulsivement, cessa de remuer. Guèdre le repoussa du pied et l'étendit par terre ; puis, le recouvrant de sa capote : « Voilà pour te tenir chaud, mon vieux », dit-il à demi-voix. Cette plaisanterie parut odieuse à Marcel.

Guèdre avait conservé tout son sang-froid.

— Promène toi en long et en large, avec ton casque, ton manteau et ton fusil... On te prendra pour une sentinelle. Moi, je vais courir vers le bois ; tu feras semblant de me poursuivre, et nous gagnerons ainsi tous les deux la forêt.

Il n'attendit pas la réponse de Marcel, et se mit à courir vers le bois... Marcel le suivit en courant ; mais, au bout d'une vingtaine de pas, ils se heurtèrent à une sentinelle qui croisa la baïonnette devant eux...

— Tire dessus, nom de Dieu ! dit Guèdre.

Il avait à peine achevé que Marcel lâchait son coup de fusil. Le Prussien étendit les bras, chancela la face contre terre... Guèdre sauta sur son fusil :

— Et, maintenant, en route ! c'est le cas d'avoir de bonnes jambes.

Mais l'alarme était donnée. Toute la garnison prussienne fut sur pied en un clin d'œil. Marcel suivait Guèdre à quelque dix mètres en arrière.

Devant eux, à cinq cents mètres à peu près, se dressait la forêt, une immense masse noire, mystérieuse, inconnue, mais dont le mystère même était pour eux le salut.

Ceux qui pouvaient, dans l'ombre de la nuit, distinguer encore quelque chose, virent ce spectacle extraordinaire : un soldat français se sauvant à toutes jambes, et, derrière lui, détalant aussi vite, un soldat prussien avec le manteau, le casque à pointe et le fusil... Que signifiait cette course ?... Pourquoi courait-il ainsi ? Pourquoi ne faisait-il pas usage de son arme ?

Un sous-officier, plus intelligent, comprit enfin :

— Feu ! cria-t-il.

Quinze coups de feu partirent à la fois. Mais déjà Guèdre et Marcel étaient à la lisière du bois...

— Avançons... avançons !...

Ils coururent ainsi, haletants, éperdus, pendant cinq minutes, à travers les sentiers ; se déchirant les mains et la figure dans les épines .. Puis ils écoutèrent... Au loin, on entendait dans le camp comme une

rumeur confuse ; mais aucun soldat prussien ne les poursuivait.

— Nous voilà tranquilles, dit Guèdre... et maintenant orientons-nous. Surtout marchons tranquillement ; car je suis tout essoufflé par cette course. Ça été rude ; mais nous sommes sauvés !

— Sauvés ! sauvés ! murmura Marcel.

— Oui, sauvés ! Allons ! pas d'attendrissement inutile, et en route... D'ailleurs, si nous rencontrons un de ces gredins-là, nous sommes armés, et nous nous défendrons.

Marcel ne répondit rien ; et alors tous deux, d'un pas rapide, suivirent silencieusement la petite sente qui les éloignait de la ville.

Tout d'un coup, ils entendirent au loin comme un bruissement strident qui déchirait l'air ; puis un grand silence, puis de nouveau ce même bruit sinistre ; puis un silence, puis de nouveau le feu de peloton.

Marcel et Guèdre se regardèrent. Ils avaient compris. Sans pouvoir dire un seul mot, ils s'embrassèrent en pleurant, et reprirent leur course.

*
* *

Voici ce qui s'était passé au camp.

Après le premier moment de surprise, les Prussiens avaient compris. Deux factionnaires assassinés. Deux prisonniers évadés C'est grave, et on ne peut l'expliquer que par un complot.

Le commandant du détachement, un vieil officier ivrogne, inculte et grossier, exhala sa fureur en invectives brutales, d'autant plus irrité qu'il se sentait coupable de négligence et qu'il craignait une réprimande.

Il convoqua immédiatement ses trois officiers en conseil, leur déclara que sa responsabilité était lourde, que la désobéissance des prisonniers pouvait avoir des conséquences désastreuses, et qu'il fallait, par un châtiment exemplaire, arrêter la rébellion commençante. Avec deux cents hommes, on ne peut en garder six cents que par une discipline de fer et une salutaire terreur.

Le seul moyen est alors de fusiller, pour l'exemple, cinquante prisonniers.

Les trois officiers se récrièrent, non pas sur le principe, qui est parfaitement légitime, mais sur l'application. Le nombre de cinquante est exagéré. Il n'y a pas eu rébellion à proprement parler. Le code militaire ne prévoit pas une répression aussi énergique ; on s'expose à une punition rigoureuse si l'on dépasse certaines limites. Pourquoi, en un mot, au lieu de cinquante prisonniers, n'en prend-on pas un nombre moindre, quatre, par exemple, désignés par le sort : deux pour les deux factionnaires tués, deux pour les deux soldats évadés ?

L'avis était modéré. Il prévalut, et le commandant lui-même, en tempêtant, s'y rallia... par clémence, ajouta-t-il.

Toute la délibération avait pris un peu plus de cinq minutes. Le choix des quatre victimes ne prit pas plus de temps. On les fit aligner, et on compta : « Un, deux, trois, quatre. Numéro quatre, sortez de rangs. »

C'était un petit soldat, à la figure vive et alerte, un Gascon, toujours gai et chantant, nommé Landrac.

« Cinq, six, sept, huit. Numéro huit, sortez des rangs. »

— Pas de chance, mon vieux, lui dit Landrac en retroussant sa moustache.

Ce numéro huit était un gros balourd, à cheveux blonds tout ras, naïf et honnête. On l'appelait dans la compagnie, *Tête-à-bœuf*. De fait, il s'appelait Martinée (Jean), né à Vierzon (Cher).

« Neuf, dix, onze, douze. Numéro douze, sortez des rangs. — Treize, quatorze, quinze, seize. — Numéro seize, sortez des rangs. »

Le numéro douze s'appelait Brisehutte. C'était un Parisien. Parisien veut dire joyeux compagnon. Brisehutte était toujours en gaieté. Il chantait fort bien la chansonnette.

Le numéro seize était un Parisien aussi, un grand garçon, pâle et maigre, qu'on appelait Dominique.

Tous les quatre, Landrac, Martinée, Brisehutte et Dominique se regardèrent...

— Vous allez être fusillés pour rébellion, leur dit le commandant. Ce sera un exemple.

— Eh bien, elle est raide, celle-là! dit Brisehutte.

— Allons ! dépêchons-nous ! dit le commandant.

— Nous ne voulons pas qu'on nous bande les yeux, dit Landrac.

Le sergent allemand qui commandait le feu était un jeune homme à figure douce, un peu enfantine.

— *Muth* ! *Muth !* dit-il à Landrac.

— Parbleu ! répondit celui-ci, nous prends tu pour des poltrons ?

Ils étaient résignés. Seulement Brisehutte, tirant un crayon de sa poche, demanda la permission d'écrire :

« Mon cher papa, on va nous fusiller... et, quand tu recevras cette lettre, je n'existerai plus... Nous n'avions rien fait. Pardonne-moi, si je n'ai pas toujours été pour toi un bon fils. Pardonne moi, et pense quelquefois à ton pauvre Camille. Je vais mourir comme un brave, et je sens que je n'ai pas peur. Mais j'ai une petite

larme en pensant à vous tous. J'aurais voulu pouvoir t'embrasser une dernière fois. Si mon frère a un fils, qu'on l'appelle Camille comme moi. »

Puis, prenant la main du sergent, il lui glissa le papier :

— Adresse, dit-il. Poste.

Il y avait sur la lettre :

« A M. Jules Brisehutte, 25, rue de l'Arbre-Sec, Paris. »

Le sergent hésita une seconde ; puis, serrant vigoureusement la main de Brisehutte :

— *Ia*, dit-il, *ia* !

Ce fut le tour d'abord de Landrac, puis de Martinée, puis de Brisehutte, puis de Dominique.

C'est cette quadruple exécution qu'avaient entendue là-bas Guèdre et Marcel cheminant dans la forêt.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

